

3

L'ÉCOLE
DES BÉQUILLARDS

OU

IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS,

IMITATION BURLESQUE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS,

PAR MM. DUMERSAN ET DUPIN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 6 JANVIER 1824.

.....
PRIX : 1 FR. 50 CENT.
.....

Hugues
PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N^o. 51,
ET CHEZ SAMSON, BOULEVARD BONNE NOUVELLE.

1824.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

DERMON.

M. LEPEINTRE.

FOLLEVILLE.

M. TOUSÉZ.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

844D9115 PROLOGUE.

OE

DERMON, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE, *entrant.*

Tu sors ? j'ai vu là-bas tes chevaux apprêtés.

DERMON.

Oui, mon cher, j'ai ce soir loge aux Variétés.
On donne du nouveau !

FOLLEVILLE.

Bon, quelque rapsodie,
Quelque pièce grivoise, ou quelque parodie !
Et tu vas voir cela ?

DERMON.

Oui, j'y vais ; pourquoi pas ?

FOLLEVILLE.

Fi, les farces pour moi n'eurent jamais d'appas.

DERMON.

Moi, je te l'avouerai bonnement, j'aime à rire.

FOLLEVILLE.

M'amuser au spectacle est ce que je désire ;
Mais je veux qu'on m'arrache un rire de bon ton.

DERMON.

L'ouvrage qui m'amuse à mes yeux est fort bon.
Lorsque dans les calculs j'ai passé ma journée,
J'aime assez que gaiement elle soit terminée.
De Melpomène en pleurs, les tragiques poignards,
Et les belles horreurs qu'on joue aux boulevards,
Me laissent, quand j'y vais, beaucoup de noir dans l'âme.

FOLLEVILLE.

Fort bien, tu n'as jamais aimé le mélodrame ;
Je suis sentimental !... j'aime l'émotion :
Chacun son goût, parlant, point de discussion.
Mais que vas-tu donc voir, quelque pièce grotesque ?
Sur l'affiche, je crois, j'ai vu le mot burlesque.

DERMON.

C'est l'imitation d'un ouvrage nouveau,
Qui chaque jour obtient le succès le plus beau :
L'École des Vieillards.

FOLLEVILLE.

Et cette comédie,
Avec tant de raison, admirée, applaudie,

Champion

1034854

Va donc subir l'affront d'un vers imitateur ?

DERMON.

Non : de la parodie, elle obtiendra l'honneur ;
Ne l'obtient pas qui veut, la critique abandonne
L'ouvrage qui n'est vu ni loué de personne.

FOLLEVILLE.

Tu défendrais en vain ce genre trop bâtard ;
Je n'aime point l'auteur qui, sans goût et sans art,
Va, comme dit Gresset, semer la parodie
Sur les fruits du talent et les dons du génie.

DERMON.

Et moi j'aime celui qui pense qu'un sujet
De plus d'une façon peut avoir de l'attrait,
Que l'on peut le traiter dans la classe bourgeoise,
Ou le représenter sous la forme grivoise,
Et mettre la morale et ses sages leçons
En vers alexandrins de même qu'en chansons.
La raison qui me plaît, est celle qui m'amuse.
L'auteur qui me fait rire a trouvé son excuse.

FOLLEVILLE.

Tu vas donc applaudir au critique mordant
Qui veut décourager l'esprit et le talent ?

DERMON.

De tout ! c'est mon ami, je connais son ouvrage,
Chez lui la parodie est loin d'être un outrage.
La critique en ses mains n'est jamais qu'un hochet,
Et la méchanceté n'est point du tout son fait.
D'un auteur à succès il peut voler l'affiche,
Et croire le flatter ! . . . on ne vole qu'un riche.

FOLLEVILLE.

Et ces divins talens dont l'accord enchanteur
Ajoute leur succès à celui de l'auteur,
Les travestir ainsi, n'est-ce donc pas un crime ?

DERMON.

Crois-moi, l'on ne peut pas travestir le sublime.
J'ai vu ce *Manlius*, cet *Hamlet*, ce *Néron*,
De Thalie en riant savoir saisir le ton.
Déposer pour le frac, la tunique et la toge,
Mais sans que pour cela son beau talent déroge.
S'il croit qu'on le copie et qu'il veuille se voir,
Pour lui la comédie est loin d'être un miroir ;

Car de lui ressembler on s'efforce peut-être...
C'est que tout écolier veut imiter son maître.

FOLLEVILLE.

Il a réponse à tout ; je vois que du vrai beau
Tu sais aussi par fois admirer le tableau ;
Et tu me permettras, puisque j'ai vu la pièce,
D'offrir un grain d'encens à cette enchantresse,
Dont le charme puissant et l'attrait séducteur
S'unissent pour ravir et les yeux et le cœur.
Ah ! combien sa candeur, sa gaité, sa malice,
Font excuser l'époux qui cède à son caprice.
Quel mélange d'adresse et de naïveté !
Qu'un vers semble bien fait par elle débité !
Je dis, applaudissant l'actrice et le poète :
De la langue du goût, la grâce est l'interprète !

DERMON.

Oublions un moment ces talens enchanteurs,
Si tu veux trouver bons mes modestes acteurs.
Sans vouloir qu'on les mette à la première place,
De te forcer à rire ils auront bien l'audace.

FOLLEVILLE.

Tu veux me convertir.

DERMON.

Viens avec moi ce soir,
Jamais l'homme d'esprit ne doit juger sans voir.

FOLLEVILLE.

Mon cher, c'est qu'aux Bouffons j'ai promis de me rendre.

DERMON.

Excepté Rossini, ne peut-on rien entendre ?
Viens, et je te promets de garder le secret.

FOLLEVILLE.

Je me laisse entraîner ; mais gare à mon sifflet.

DERMON.

Oh ! le *dilettante* sait trop comme on s'ennuie...
Et le sifflet n'est pas de bonne compagnie.

Il l'emmène.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

JEANGILLE, petit propriétaire de Pontoise, âgé de 60 ans **M. ODRY.**
M^{me}. JEANGILLE, sa seconde femme.. **M^{lle}. FLORE,**
BONACE, ancien ami de Jeangille..... **M. CAZOT.**
MATHURIN, vieux valet de ferme..... **M. LEFÈVRE.**
DESÉCARTS, principal locataire de la maison occupée par Jeangille, maître de danse et tenant bal bourgeois..... **M. LEGRAND.**

La scène est à Paris.

L'ÉCOLE DES BÉQUILLARDS

IMITATION BURLESQUE.

~~~~~  
*Le Théâtre représente un salon meublé, à droite de l'acteur, une porte, à gauche une fenêtre, auprès, une table et un fauteuil.*  
~~~~~

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANGILLE, BONACE.

Ils arrivent dans les bras l'un de l'autre.

JEANGILLE.

Embrassons-nous encor!

BONACE.

Que cet embrassement
Te témoigne ma joie et mon contentement.

JEANGILLE.

Quand je retrouve ici mon vieil ami Bonace,
Vois comme le plaisir épanouit ma face.

BONACE.

J'oublie en te voyant tout tracés et tout soin.

JEANGILLE.

Cela nous rajeunit!

BONACE.

Nous en avons besoin.

JEANGILLE.

Toi, peut-être! mais moi, j'ai l'humeur très-grivoise.

BONACE.

Dis-moi donc quel sujet t'a fait quitter Pontoise

Pour venir t'établir au milieu de Paris,
Et prendre un logement boulevard Saint-Denis ?

JEANGILLE.

Quoi ! tu ne le sais pas ?

BONACE.

Non, le diable m'emporte !

JEANGILLE.

Je suis... remarié...

BONACE.

La farce est un peu forte !

JEANGILLE.

Ce n'est pas une farce.

BONACE.

A plus de soixante ans !

JEANGILLE.

Je suis jeune, mon cher, malgré mes cheveux blancs.

BONACE.

Cela ne paraît pas!... alors ta ménagère
Est sans doute une femme au moins quinquagénaire ?

JEANGILLE.

Laisse donc ! j'ai le goût plus fin que tu ne crois,
J'ai pris une dondon bien fraîche, au gai minois,
De vingt et un printemps, son âge se compose :
C'est, au volume près, un vrai bouton de rose.

BONACE.

Mais tu n'y penses pas ! et tu seras... ..

JEANGILLE.

Quoi donc ?

BONACE.

Tu le devines bien !

JEANGILLE.

Du tout.

BONACE.

Si fait,

JEANGILLE.

Mais non.

BONACE.

Ma foi, mon ami Jean.....

JEANGILLE.

Appelle-moi Jeangille,
C'est le nom que j'ai pris dans cette grande ville.

BONACE.

Quoi! tu changes ton nom?

JEANGILLE.

Ma femme l'a voulu.

BONACE.

Elle te mène donc?

JEANGILLE.

Non, mon cher, mais vois-tu?
Je fais ce qui lui plaît! il faut bien que l'on fasse...

BONACE.

Oui, parbleu! tiens, Jeangille, on m'appelle Bonace.

JEANGILLE.

C'est ton nom.

BONACE.

C'est celui de mes prédécesseurs.
Il remonte assez loin : et certains connaisseurs
Assurent qu'à la ville, au théâtre, au Parnasse,
On a vu de tout temps marquer plus d'un Bonace.
Eh bien! leur descendant étant encor garçon,
Plutôt que d'épouser, verra périr son nom.

JEANGILLE.

Pourquoi?

BONACE.

C'est qu'un garçon... est un célibataire.

JEANGILLE.

C'est connu.

BONACE.

Qu'il est libre et content sur la terre,

Qu'il n'a pour le gronder personne en sa maison,
Et que parlant tout seul, il a toujours raison;
Qu'il n'a rien à payer en toilette, en caprices,
Qu'il n'est pas tourmenté pour des mois de nourrices;
Qu'il sort quand il lui plaît, qu'il rentre quand il veut,
Qu'il a son parapluie à lui seul, quand il pleut.

JEANGILLE.

Mais quand il ne pleut pas, seul à la promenade
Il s'ennuie ! et le soir que sa chambre est maussade !
J'étais veuf... ma première était un vrai démon ;
Tu sais qu'on la nommait Madame Carillon :
Elle grondait, battait, criait comme une folle.
Moi-même j'en reçus mainte et mainte torgnolle ;
Eh bien ! j'eus du chagrin de ne plus la revoir ;
Et je la regrettai souvent, surtout le soir !
Veuf, on est comme mort ! remarions-nous vite,
Me dis-je, je le fais, soudain je ressuscite ;
Je redeviens gaillard. Ma femme a des appas,
On m'ôte son chapeau quand je l'ai sous le bras.
Ellé m'appelle ami, je la nomme Mérotte !
Chouchou ! mon cœur ! mon bon ! mon bijou ! ma cocotte !
Elle me met par fois la main sous le menton ;
Ça chatouille le cœur ! vrai, l'hymen est bien bon !

BONACE.

Chacun son goût ! Ah ça, parlons un peu d'affaires.
Nous sommes deux amis !

JEANGILLE.

Plus amis que deux frères.
Te souviens-tu du temps où l'honnête Martin
Nous apprenait si mal quelques mots de latin ?

BONACE.

Oui, parleu ! que de fois tu reçus des patoches.

JEANGILLE.

Et que ton amitié me sauva de taloches ;
Je les ai sur le cœur.

(11)

BONACE.

Je les ets autre part!
N'en parlons plus ; mon cher, j'ai besoin, par hasard,
De cent écus ! j'ai dit : Jeangille est ma ressource.

JEANGILLE.

Je te les prêterais, mais ma femme a la bourse.

BONACE.

Bah ! tu n'as pas l'argent ?

JEANGILLE.

Je n'en suis pas fâché,
C'est elle qui dépense et qui fait le marché.
J'ai bien moins d'embarras en laissant carte blanche :
Mais j'ai pour mes plaisirs, cent sous chaque dimanche.

BONACE.

Il faut bien des cent sous pour faire cent écus.

JEANGILLE.

Ne t'inquiète pas, ma femme a des vertus.
Pour pouvoir obliger, elle est très-économe,
Et pour toi, je lui vais emprunter cette somme.
Mais que veut Mathurin ? comme il a l'air grognon !

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHURIN.

MATHURIN.

Jarni, je v'nons me plaindre ; ai-je assez de guignon !
A Pontoise, j'étions vout valet de charrue,
Mais je ne voulons point êt' valet dans la rue.
Madam' vient d' m'affabler d'un habit de laquais,
Sous les piliers des z'hall' acheté tout exprès ;
All' veut que d'un jokei je fassions l' simulacre,
Et moi je n'voulons point grimper derrière un fiacre.
J'aimons mieux, en sarrau, rabourer v'ingt sillons,
Que de me fair' moquer en habit-vieux-galons.

BONACE.

Comment ! une livrée, et ta femme en voiture ?

JEANGILLE.

Pour ses trente-deux sous on peut faire figure.
Ce n'est pas ruineux.

MATHURIN.

Je voulons dire tout !
Et faudra, jarnigoi, m'écouter jusqu'au bout.

BONACE.

Écoutons.

JEANGILLE.

L'on t'écoute.

MATHURIN.

Eh ben ! d'pis un'semaine
Que Madame, à Paris, à son aise s'promène,
Tandis que vous restiais à rentrer vos moissons,
All' en a fait ici de toutes les façons.

JEANGILLE.

De toutes les façons : mais encore desquelles ?

MATHURIN.

Ma fine, à mon avis, ça n'est pas des plus belles ;
All' donne des dîners, invite d'z'inconnus,
Des bargers d'Syracuse et des soupers d'Momus ;
Et pis alle reçoit l'principal locataire,
Ce monsieur Desécarts qu'est un fier téméraire ;
Écoutez, not' bourgeois, je vous somm's attaché,
Je n'voudrions pas voir vout honneur entiché.

BONACE.

Mathurin a raison !

JEANGILLE.

C'est une grosse bête ;
Et tout ce qu'il nous dit, il le prend dans sa tête.

MATHURIN.

Dans ma tête, jarni, c'est ce qu'il faut savoir,
Et c'est ce que la vôtre un jour nous fera voir.

JEANGILLE.

Pour arrêter sa langue, il faudra qu'on la couse.
Tais-toi rustre! ou ma main!... Ah! voilà mon épouse.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M^{me} JEANGILLE, *son sac à la main.*

M^{me} JEANGILLE.

Mathurin, je te cherche... Ah! bon jour, mon minet.
Quel est ce vieux Monsieur?

JEANGILLE.

Vieux? il est mon cadet!

BONACE, *riant.*

Je ne suis pas d'hier! mais sans fanfaronnade,
Pour l'air émoustillé, je vaux mon camarade.

M^{me} JEANGILLE.

Monsieur est?...

JEANGILLE.

C'est Bonace, ami de cinquante ans!

M^{me} JEANGILLE.

Ah! je sais, vous étiez gentils étant enfants!
Cet heureux temps n'est plus! vous étiez camarades
Et faisiez, à l'école, un peu vos escapades;
C'est Monsieur qui souvent avait du raisinet
Que mon petit mari, pour goûter, lui prenait;
C'est lui qui pleurait tant, et trouvait difficile
Cette civilité qu'on nomme puérile.

BONACE.

Vous savez!...

M^{me} JEANGILLE.

Mon mari, quand vous faisiez assaut,
Était pour le volant, et vous pour le sabot..

BONACE.

De notre jeune temps ce sont les minuties.

M^{me} JEANGILLE.

Mon mari m'a conté toutes vos facéties!
Ses amis sont les miens.

BONACE, *bas à Jeangille.*

Ta femme est un trésor!
Bien vite emprunte-lui mon argent.

JEANGILLE.

Pas encor.

M^{me} JEANGILLE, *à Mathurin en lui donnant des lettres.*
Toi, va porter cela.

MATHURIN.

Me prend-t-on pour la poste!
Je n'ai plus de jarrets.

M^{me} JEANGILLE, *lui donnant de l'argent.*

Voyez comme il riposte.
Eh bien! affranchis-les, du moins pour mes trois sous,
Je me délivrerai de ton air en dessous.

MATHURIN.

Moi, sornois! ça fait mal.
(Il sort en haussant les épaules et d'un air maussade.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors MATHURIN.

JEANGILLE.

Tu vois comme elle est bonne;
C'est qu'elle ne sait rien refuser à personne.

BONACE, *bas à Jeangille.*

Tant mieux : emprunte-lui mes cent écus.

JEANGILLE, *bas,*

Tout doux.

(*Haut.*)

Ah çà! reviens ce soir pour souper avec nous:
Le reste de gigot, la petite salade,
Un souper sans façon, comme un vieux camarade.

BONACE.

C'est dit, un bon gigot est toujours accepté;
Madame permettra qu'on boive à sa santé?

M^{me} JEANGILLE.

J'y trinquerai, Monsieur! loin que cela me fâche.

BONACE.

A ce soir, donc! (*Il salue et sort.*)

SCÈNE V.

M. et M^{me} JEANGILLE.

M^{me} JEANGILLE, *le salue très-sérieusement et quand il est parti elle dit en riant:*

Mon Dieu! la drôle de ganache!

JEANGILLE.

Pourquoi te moques-tu de Bonace?

M^{me} JEANGILLE.

Je crois

Que l'on peut se moquer d'un pareil iroquois!
Une perruque à bourse! une veste à ramage!

JEANGILLE, *tragiquement.*

En gouaillant mon ami, c'est moi que l'on outrage.

M^{me} JEANGILLE.

Ah! puisque c'est ainsi, Monsieur, je ne ris plus;

JEANGILLE.

Bien. J'ai besoin d'argent, donne-moi cent écus.

M^{me} JEANGILLE.

J'allais t'en demander.

JEANGILLE.

Quoi!...

M^{me} JEANGILLE, *gaiement.*

Plus rien dans ma bourse.

JEANGILLE.

J'ai donné six cents francs!...

M^{me} JEANGILLE.

La plaisante ressource!

J'ai meublé ce logis.

JEANGILLE.

Ces meubles sont trop beaux.

M^{me} JEANGILLE.

J'ai payé ma pelisse et deux nouveaux chapeaux.

JEANGILLE.

Six cents francs en huit jours!

M^{me} JEANGILLE.

Et que direz-vous donc en voyant les mémoires?
Que vous faites d'histoires,

JEANGILLE.

Ce luxe me déplaît.

M^{me} JEANGILLE, *avec importance.*

Le luxe est bien permis
Au futur inspecteur du pavé de Paris.

JEANGILLE, *étonné.*

Moi, futur Inspecteur! qu'est-ce à dire, Madame?

M^{me} JEANGILLE.

Bougonnez donc encor et grondez votre femme.
A Pontoise, mignon, tu ne pensais à rien,
Et moi, je travaillais à Paris pour ton bien;
C'est monsieur Desécarts principal locataire
De cette maison-ci, qui fera ton affaire.

JEANGILLE, *à part.*

C'est celui dont tantôt m'a parlé Mathurin,

(Haut.)

Ce monsieur Desécarts est, dit-on, un malin ;
Dans sa protection, je craindrais quelque piège.
Nous savons ce qu'on fait aux maris qu'on protège.

M^{me} JEANGILLE.

Explique-toi, mon rat !

JEANGILLE, *riant*.

Quelle simplicité!...

Suffit!...

M^{me} JEANGILLE.

Je veux savoir...

JEANGILLE.

Du tout, en vérité,
Si tu ne le sais pas, tant mieux pour moi, mignonne ;
D'ailleurs ce n'est pas toi que de mal je soupçonne.
Mais afin d'éviter un débat sérieux,
Je saurai l'empêcher de venir en ces lieux.

MATHURIN, *annonçant*.

V'là mossieu Desécarts!

SCÈNE VI.

JEANGILLE, M^{me} JEANGILLE, DESÉCARTS.

DESÉCARTS.

Salut, belle des belles.

Comment vont vos beaux yeux? donnez-m'en des nouvelles.
Ils se portent très-bien... moi, je suis destiné
A vivre en homme, hélas! qu'ils ont assassiné.

M^{me} JEANGILLE.

Comme c'est donc bien dit!

JEANGILLE.

Il faut que je me nomme.

Monsieur, retournez-vous!

Les Béquillards.

DESÉCARTS.

Ah ! pardon, mon brave homme,
Je ne vous voyais pas et je suis enchanté...
Mais c'est sans doute vous. . .

JEANGILLE.

Sans doute.

DESÉCARTS.

En vérité,
On ne peut s'y tromper, et Monsieur, je l'espère,
A bien ce qui s'appelle une boule de père.

JEANGILLE.

Moi, père!

DESÉCARTS.

Où bien grand-père.

M^{me} JEANGILLE.

Eh ! non, c'est mon mari,
Qui se trouvait absent et revient aujourd'hui.

DESÉCARTS, à part.

La brioche est solide!

JEANGILLE, à part.

Il ne me revient guère,
Et je voudrais savoir, chez moi, ce qu'il vient faire?

DESÉCARTS.

Déjà l'on s'est pour vous, mon cher, intéressé.
Vous avez, m'a-t-on dit, projet d'être placé.
Eh bien ! nous verrons ça. D'après votre mérite;
Il faudra qu'on intrigue et que l'on sollicite;
Mais on a du crédit, et certain entrechat
Peut amener pour vous un heureux résultat.

JEANGILLE.

Monsieur serait danseur ?

DESÉCARTS.

Chez les Grands je professe,

Et m'en tire, je crois, avec grâce et souplesse.
Je tiens un bal bourgeois, où, grâce à mon archet,
La vertu peut sauter à cinq sols le cachet.
Ce soir, vous y viendrez, j'espère, avec Madame.
Je puis des jeux divers vous montrer le programme.

JEANGILLE.

Moi, Monsieur, à danser je n'ai point de plaisir.

DESÉCARTS.

Couché sur la banquette, on s'y peut endormir.
Si vous ne ronflez pas, vous verrez, par vous-même
L'effet de votre épouse et son charme suprême.
Vous serez étonné ; vrai, le soir, ses attraits
Ont tant d'éclat, qu'ils font pâlir jusqu'aux quinquets.
Allons, pour rafraîchir ses appas homicides,
Je m'en vais, de ce pas, commander les liquides ;
Car vous verrez l'orgeat courir sur les plateaux,
Et circuler la bière et les petits gâteaux.
Agréez mes adieux ! A ce soir, je m'envole !

(Il fait un entrechat et sort.)

SCÈNE VII.

M. ET M^{me} JEANGILLE.

JEANGILLE.

Que vient donc faire ici ce danseur de bricole ?

M^{me} JEANGILLE.

Il m'a déjà donné trois ou quatre leçons ;
N'approuveriez-vous pas son air et ses façons ?

JEANGILLE.

Je suis son serviteur ; c'est un être baroque,
Dont l'aspect me déplaît, et dont le ton me choque.
Me prendre pour un père !

M^{me} JEANGILLE.

Il a tort.

JEANGILLE.

L'animal !
Si c'est ainsi qu'il croit m'inviter à son bal.

M^{me} JEANGILLE.

Venez-y.

JEANGILLE.

Non, ma foi, j'arrive de voyage,
Et je suis fatigué.

M^{me} JEANGILLE.

Mais, monter un étage,
Ce n'est rien.

JEANGILLE.

C'est beaucoup.

M^{me} JEANGILLE.

J'aurais voulu danser.

JEANGILLE.

J'en suis fâché, Madame, il faudra s'en passer.

M^{me} JEANGILLE.

Allons, pour t'adoucir, veux-tu que je te nomme
Mon lapin, mon toutou ?

JEANGILLE.

Ce langage m'assomme !

M^{me} JEANGILLE, *changeant de ton.*

Allez, vilain bourru, vieux méchant, vieux grigou !

JEANGILLE.

Bon ! j'étais tout-à-l'heure un lapin, un toutou....

M^{me} JEANGILLE.

Mari persécuteur, tyran de mélodrame,
Par tes méchancetés tu fais maigrir ta femme.

JEANGILLE.

Ah ! c'est mentir.

M^{me} JEANGILLE.

Au bal , j'irai très bien sans toi.

JEANGILLE.

Moi , de n'y point aller, je vous fais une loi.

M^{me} JEANGILLE , *pleurant.*

De t'avoir épousé je suis bien malheureuse ,
Pourquoi suis-je une femme honnête et vertueuse ?

JEANGILLE.

Elle pleure , à présent !... Ecoutez la raison ,
Bonace va venir souper à la maison.

M^{me} JEANGILLE.

Il soupera tout seul.

JEANGILLE.

Cela n'est pas honnête.

M^{me} JEANGILLE.

Eh bien ! Monsieur, restez avec lui tête à tête.

JEANGILLE.

Ne pleures pas ainsi , tu me fais du chagrin.

M^{me} JEANGILLE , *à part.*

Il me vient une idée ; oui , jouons au plus fin.

(*Haut.*)

Allons , j'ai réfléchi , je serai raisonnable ;
Je ne vais plus au bal , j'aime autant être à table ;
Mais , si je reste ici pour souper avec vous ,
Il faut nous régaler.

JEANGILLE.

Suis je un heureux époux !

Tout ce que tu voudras ; mettons-nous en goguette.
Dis-moi , pour le souper , que veux-tu qu'on achette ?

M^{me} JEANGILLE.

Au rôtisseur du coin , vous-même , de ma part ,
Allez vite , Monsieur , demander un canard.

JEANGILLE.

J'y cours ; mais ton humeur aussi vite étouffée ,
Mériterait, au moins, une dinde truffée.

*Il tend la main à sa femme , qui lui donne de l'argent,
et il sort enchanté.*

SCÈNE VIII.

M^{me} JEANGILLE.

Va chercher le canard ; tu n'avais pas besoin ,
Pour en rencontrer un , d'aller courir si loin.
Ah ! que les vieux maris sont gênans , incommodes !
Ils ne connaissent plus les plaisirs , ni les modes.
Je suis sage , il est vrai ; mais , je veux m'amuser ;
Et ce n'est pas , je crois , mal faire que danser !
D'ailleurs , j'attends , ce soir , le brevet de sa place ;
En le lui remettant , j'obtiendrai bien ma grâce !
Oh ! ciel ! j'entends là-haut le doux son du crincri ;
Mes pieds brûlent déjà ; montons-y... (*Elle appelle.*)
Mathurin !

SCÈNE IX.

M^{me} JEANGILLE, MATHURIN.

MATHURIN.

Quoi t'est-ce qu' vous voulais ?

M^{me} JEANGILLE.

Dis à M. Jeangille

Que refuser ce bal , serait chose incivile ;
Que je vais y danser rien qu'un qu'un petit moment ;
Que j'en serais malade en faisant autrement ;
Que je veux me montrer dans une Pastourelle ,
Que l'on compte sur moi pour la Polichinelle !

(*Elle sort, avec vivacité.*)

SCÈNE X.

MATHURIN, *seul.*

Pour la Polichinelle ! alle y va tout de go !
Si c'était pour danser encor la Monaco ,
Ou ben les Pantalons ! c'est de la danse honnête !
Mais la Polichinell' me met martel en tête.

SCÈNE XI.

MATHURIN , JEANGILLE.

JEANGILLE, *apportant un canard.*

Un quart d'heure de plus, et j'arrivais trop tard ,
La boutique fermait ; mais voilà le canard ;
Tiens , porte à mon épouse.

MATHURIN.

Il est bon là, j'espère ,
Avec son vieux canard , et les deux font la paire !

JEANGILLE.

Va donc.

MATHURIN.

Plait-il ?

JEANGILLE.

Va donc ; ah ça ! serais-tu sourd ?
Plus tu grossis , et plus tu deviens bête et lourd ;
Va vite le porter à ma femme... à Cocotte.

MATHURIN, *posant le canard sur la table.*

Cocotte, en ce moment, et s'amuse et gigotte.

JEANGILLE.

Où donc ?

MATHURIN.

Là-haut.

JEANGILLE.

O ciel !

MATHURIN.

C'est au premier, je croi.

JEANGILLE.

Je l'avais défendu.

MATHURIN.

Monsieur, voilà pourquoi ;
Si vous l'aviez permis, peut-être qu' votre épouse
De vous désobéir aurait été jalouse ,
Et qu'all' s'rait au logis.

JEANGILLE.

D'un valet, d'un manant ,
Sachez qu'un tel discours est très inconvenant.
Il est temps d'arrêter votre art déclamatoire,
Pour vous récompenser, tenez , voilà pour boire.
(Il lui donne un soufflet.)

MATHURIN.

Je prends ça d'où qu' ça vient ; c'est un moment d'humeur ;
A sa place, comme li, je serions en fureur.

JEANGILLE , *furieux, et arpentant le théâtre.*

Qu'un 'poux est à plaindre en sa saison caduque !
Doit-on se marier quand on porte perruque ?
» Va chercher un canard, il faut nous régaler ;
Elle ne m'envoyait que pour me faire aller.
Rendons-nous à ce bal... Il faut que je m'apprête.
(A Mathurin.)

Donne-moi mon habit... Soyons un trouble-fête.

MATHURIN,

Quel habit ?

JEANGILLE.

Cet habit, bourdaud, que l'on m'a fait
Pour aller aux dîners de notre Sous - Préfet.

MATHURIN, *prenant l'habit dans la coulisse.*
Le v'là, n'poussez pas tant, vous m'enfoncez une côte.

JEANGILLE, *enrageant.*

Qu'importe!... le cordon... il faudra que je saute,
Que je m'amuse, enfin. Il est temps de partir ;
Il est temps, je le sens, d'aller me divertir.
Mathurin, suis-je bien ?

MATHURIN, *à part.*

Je l' croyons en démence.

JEANGILLE.

Allons, sans différer, allons nous mettre en danse.

(*Il sort furieux.*)

SCÈNE XII.

MATHURIN *seul, le regardant aller par la porte
du fond, à droite.*

Il y va. Quatre à quatre, il grimpe l'escalier.
Y s'arrête un moment, et souffle sur l' pallier,
D'après c' qu'il m'a donné, j' n'ous pas tort quand je juge
Que dans le bal bourgeois l'on va voir du grabuge,
Et qu' madame!...

(*Il regarde par la porte du fond à gauche.*)

Ah jarni! le voilà ben tombé!

All' revient du côté d' l'escalier dérobé...

L' danseur est avec elle. Allons chercher not' maître,
C' que j'allons lui fair' voir l'amusera peut-être.

(*Il se tient près de la porte, et sort quand les autres
sont entrés.*)

SCÈNE XIII.

M^{me} JEANGILLE, DESÉCARTS.

M^{me} JEANGILLE, *accrochant sa pelisse à un père,
près de la fenêtre.*

Ciel! il est revenu : car le canard est là.

DESÉCARTS , *qui la suit.*

Eh quoi ! se pourrait-il ! vous nous quittez déjà ?
Et pour quel motif donc , adorable Sylphide ,
Prendre loin de chez moi votre course rapide ?
Votre départ du bal a lieu mal à propos.
On va servir , on va déguster les gâteaux.
Vous partez , au moment de nouvelles surprises .

M^{me} JEANGILLE.

J'ai réfléchi , Monsieur.

DESÉCARTS.

Allons , c'est des bêtises.
On ne réfléchit point , avec des yeux si doux.

M^{me} JEANGILLE.

Mais à propos , Monsieur , pourquoi me suivez-vous ?

DESÉCARTS.

Vous allez le savoir... si vous voulez permettre,
J'ai quelque chose ici , Madame , à vous remettre.

M^{me} JEANGILLE.

Quoi donc ?

DESÉCARTS , *lui montrant un papier.*

Pour votre époux mon zèle est bien prouvé :
Et voici son brevet d'inspecteur du pavé.

M^{me} JEANGILLE , *tendant la main.*

Jeangille est donc placé !

DESÉCARTS , *remettant le papier dans sa poche.*

Vous voyez que je pense
Toujours à mes amis , même à la contredanse.

M^{me} JEANGILLE.

Eh quoi ! tout en formant ces beaux jetés-battus,
Vous vous occupiez donc ?

DESÉCARTS.

J'ai fait encor bien plus.

(*A part.*)

Prenons un tour adroit.

M^{me} JEANGILLE.

Eh ! quoi ?

DESÉCARTS.

J'ai fait un somme.

M^{me} JEANGILLE.

Un somme en dansant... ah !

DESÉCARTS.

C'est vrai, foi d'honnête homme !

Oui, Madame, en dansant, sachez que j'ai rêvé
Que j'étais à côté d'un objet achevé.
Je vois ma nymphe encor, elle est en taille douce,
Et doit avoir, je crois, près de cinq pieds un pouce ;
De tous ses agrémens ferai-je le détail ?
Des traits coloriés, des dents, des yeux d'émail,
Des bras semblant sortir d'un buste qu'on admire,
Ces bras sont au toucher doux comme un cachemire.
Sa taille s'arrondit par des contours heureux,
On y voit de Cypris l'aplomb majestueux ;
L'amour, pour nous charmer, lui donna sa recette :
Et c'est en un seul mot une Grâce complète.

(*Tirant sa tabatière.*)

En usez-vous, Madame ?

M^{me} JEANGILLE.

Et cet objet si doux ?

Quel est-il ?

DESÉCARTS.

Cet objet ?

M^{me} JEANGILLE.

Eh bien ?

DESÉCARTS.

Eh bien ! c'est vous !

M^{me} JEANGILLE, *effrayée.*

Moi... Monsieur... mon mari !

DESÉCARTS.

Bon ! quel soin vous tourmente !

M^{me} JEANGILLE.

Monsieur, retirez-vous, votre amour m'épouvante.

DESÉCARTS.

Quoique je ne sois plus un jeune postulant,
Ce que vous dites là, pour moi n'est pas galant ;
Et sans être du jour, Madame, un agréable,
Je ne me croyais pas encor épouvantable.

M^{me} JEANGILLE, *troublée*.

A minuit et chez moi ! quel bruit ! ciel ! c'est Jeangille !

DESÉCARTS.

Votre époux !

M^{me} JEANVILLE.

C'est fini !

DESÉCARTS, *effrayé*.

Voulez-vous que je file ?

M^{me} JEANGILLE.

Sortez, Monsieur !

DESÉCARTS.

Je sors.

M^{me} JEANGILLE.

Il vous verra, grands dieux !

DESÉCARTS.

Mais je puis lui jeter du tabac dans les yeux.

M^{me} JEANGILLE.

Le voilà... cachez-vous... là.. sous cette pelisse.

DESÉCARTS.

Sans perdre un seul moment, Madame, je m'y glisse.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JEANGILLE, MATHURIN, *au fond*.

JEANGILLE, *à part*.

Desécarts est ici, si j'en crois Mathurin ;
Voyons si c'est réel, ou si c'est un potin.

(*A madame Jeangille qui s'est assise à la table et qui a pris un livre.*)

Que tenez vous donc là ?

M^{me} JEANGILLE.

Mon livre de dépense.

JEANGILLE.

Vous êtes bien émue !

M^{me} JEANGILLE.

Hélas ! Monsieur, je pense,

En l'inscrivant, au sort de ce pauvre canard.

(*A part.*)

Sur ma pelisse, ô ciel ! il porte son regard.

JEANGILLE.

Je le plains comme vous.

Apercevant Desécarts, dont les jambes paraissent sous la pelisse, il dit à part.

Femmes des plus ingrates !

Mathurin disait vrai, j'en aperçois les pattes.

M^{me} JEANGILLE, *montrant le canard.*

Dès long-temps il est prêt, j'attends votre désir

Pour le faire arranger selon votre plaisir.

(*A Jeangille qui a l'air sombre et qui ne répond pas.*)

Dans le garde-manger voulez-vous qu'on l'accroche ?

JEANGILLE.

Moi-même dès ce soir, je le mets à la broche.

M^{me} JEANGILLE, *effrayée.*

A la broche, qui ?

JEANGILLE.

Qui ?

M^{me} JEANGILLE.

Je vais me trouver mal.

JEANGILLE ; *avec un sang-froid affecté.*

Il est toujours question, je crois, de l'animal ?

C'est à mon tour, Madame, il faut que je le soigne.

M^{me} JEANGILLE, *à part.*

Tâchons que mon mari de la chambre s'éloigne ;

Et Desécarts alors... il faut se dépêcher.

(haut.) Il est bien tard.

JEANGILLE.

Allez, Madame, vous coucher.

M^{me} JEANGILLE.

Seule?

JEANGILLE.

Seule!

M^{me} JEANGILLE.

Comment?

JEANGILLE.

Allez, je suis le maître.

Vous me verrez bientôt, dans un moment peut-être.

M^{me} JEANGILLE.

Vous ne m'embrassez pas?

JEANGILLE.

Plus tard.

M^{me} JEANGILLE.

Ah! c'est fini!

Que femme honnête est gauche à tromper son mari!

(Elle sort.)

JEANGILLE.

Sors aussi, Mathurin, garde en dehors la porte :

Je vais chercher partout : empêche qu'on ne sorte.

MATHURIN.

Pourquoi me renvoyer? j'vous aiderions d' grand cœur
A frotter ce mossieu.

JEANGILLE.

Je serai son frotteur.

(Mathurin sort.)

SCÈNE XV.

JEANGILLE, DESECARTS.

Sortez, Monsieur, sortez de dessous la pelisse,
Elle me dit assez qu'elle est votre complice.

DESÉCARTS, *fièrement.*

Je sors !

JEANGILLE.

Que faites-vous à cette heure, en ce lieu ?

DESÉCARTS.

Monsieur, je vous salue, et je vous dis adieu.

JEANGILLE.

Non, la porte est fermée.

DESÉCARTS.

Et par où sortirai-je ?

JEANGILLE.

Je veux auparavant punir votre manège.

DESÉCARTS.

Ouais ! seriez-vous un brave, et malgré votre air doux,
M'allez-vous proposer de me battre avec vous ?

JEANGILLE.

Non, je ne donne pas dans ce charlatanisme.

DESÉCARTS.

Tant mieux, n'y mettons pas tous deux de rigorisme.

Je ne venais ici que pour vous obliger :

Voilà votre brevet, j'ai voulu m'en charger.

(*Il le lui donne.*)

JEANGILLE, *ému de fureur.*

Mon brevet de... qu'au moins votre langue indiscrete

Ne dise pas qu'ici vous vîntes en cachette !

DESÉCARTS.

Eh bien ! appeaisez-vous, et je vous le promets.

JEANGILLE.

De tes présens d'abord, vois le cas que je fais.

(*Il déchire le papier et le lui jette au nez.*)

DESÉCARTS.

Vous m'avez bouché l'œil.

JEANGILLE.

Tant mieux, mais fais en sorte

Qu'on ne t'entened pas, car derrière la porte

Est mon valet, armé d'un énorme gourdin,

Qui n'attend qu'un seul mot pour exercer sa main.

DESÉCARTS.

Diable ! et par où sortir ?

JEANGILLE.

Ce valet vous accuse,
Et vous voyez ici qu'il faut agir de ruse.

DESÉCARTS.

Mais...

JEANGILLE.

Que je sois ou non ce que vous savez bien,
L'important est pour moi que l'on n'en sache rien !

DESÉCARTS.

Mais vous ne l'êtes pas !

JEANGILLE.

On le croirait peut-être.
Pour ma tranquillité, sortez par la fenêtre.

DESÉCARTS.

Pour me casser le cou !

JEANGILLE.

Vous êtes bon danseur,
Est-ce qu'un petit saut pourrait vous faire peur ?
Ce n'est qu'un entresol.

DESÉCARTS.

Je vous le donne en quatre.

MATHURIN, derrière la porte.

Monsieur, faut-il entrer ?

JEANGILLE.

Non ! (*A Desécarts.*)

Il voudrait vous battre.

DESÉCARTS.

Mais sauter de si haut ! (*Il essaie et s'arrête tout court.*)

JEANGILLE.

Il est heureux, je crois,
Que notre logement ne soit pas sous les toits ;
N'importe à quel étage est ma gloire offensée,
L'agresseur redescend jusqu'au rez-de-chaussée.

DESÉCARTS.

Ciel !

JEANGILLE.

Je vais appeler! Math....

DESÉCARTS.

N'appellez donc pas.

Allons, je le vois bien, il faut sauter le pas.

(Il saute par la fenêtre.)

JEANGILLE, regardant.

Le vilain maladroit est tombé sur un homme,
Il devait crier gare... oh! voilà qu'on l'assomme!
Je m'en lave les mains!.. arrive, Mathurin.

SCÈNE XVI.

JEANGILLE, MATHURIN.

JEANGILLE.

Approche, soupçonneux, il te sied bien, coquin,
D'accuser devant moi la perle des épouses,
Et de me tourmenter par des fureurs jalouses;
Cherche de tous côtés, vois sous chaque fauteuil,
Un homme était ici comme j'en ai dans l'œil.
Apprenez que l'on chasse un valet qui bavarde,
Et que vous méritez quelque bonne nazarde.

MATHURIN.

Je me laissons gronder, je ne vous disons mot
Et j'allons voir des deux lequel est le plus sot.

JEANGILLE.

Insolent!

MATHURIN.

Battez-moi, tuez-moi sur la place,
J'vairons après si c'est à tort que je jacasse.

JEANGILLE.

Quoi! tu soutiens...

MATHURIN.

Prenez que je n'avons rien dit,
Mais jetez cependant les yeux sur cet écrit.

JEANGILLE.

Quest-ce que c'est que ça?

Les Béquillards.

MATHURIN.

Mordié, c'est une lettre
Que, dans le même instant, Madam' m'a dit de r'mettre
A monsieur Desécarts qu'étaient ici caché!

JEANGILLE.

O fareur! ô transport!

MATHURIN.

Où diable est-il niché!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BONACE amenant DESÉCARTS.

BONACE.

Au voleur! au voleur! ah! vous avez beau faire,
Je vous tiens! mes amis, arrêtez ce compère
Qui, sautant de chez vous, m'est tombé sur le dos.

JEANGILLE.

Que c'est heureux!

BONACE.

Comment?

JEANGILLE.

Il revient à propos,
Plus à propos encor je vois venir ma femme;
(*Avec indignation.*) (*Noblement.*)
Elle est en camisolle! Approchez-vous, Madame.

SCÈNE XVIII.

TOUS LES ACTEURS.

M^{me} JEANGILLE, *en déshabillé de nuit, approchant
modestement.*)

Vous ne venez donc pas vous coucher, mon ami?
(*Voyant Desécarts.*)

Ciel! que vois-je... Monsieur, que faites-vous ici?
Vous osez y rester, ayant reçu ma lettre.

JEANGILLE.

Madame, c'est à moi qu'on a su la remettre;
Je la tiens... rougissez... vous ne rougissez pas!

M^{me} JEANGILLE, *avec abandon.*

Non.

JEANGILLE.

Être criminelle avec autant d'appas !

M^{me} JEANGILLE, *badinant*.

Monsieur, en vérité, votre courroux m'amuse !
Vous avez dans vos mains cet écrit qui m'accuse.
Lisez ! et vous aurez les visières plus nettes. . .
Lisez donc.

JEANGILLE.

Je ne puis ! je n'ai pas mes lunettes.

M^{me} JEANGILLE.

Je lirai donc pour vous ?

JEANGILLE.

Parbleu ! c'est un peu fort !

Mais d'aller jusqu'au bout, il faut faire l'effort.

M^{me} JEANGILLE, *lisant*.

» Monsieur, je mets la main à la plume pour vous
« faire à savoir la façon de penser sur votre compte,
« d'une femme offensée par vous - même. Apprenez
« que s'il était dans mes mœurs et dans mes principes
« de faire à mon mari ce qu'on appelle dans le monde
« une infidélité, j'ai refusé des occasions qui valaient
« mieux que vous ; regardez-vous seulement, et voyez
« comme vous êtes vilain de figure. Je sais que ça ne
« fait rien aux sentimens ; mais mon mari, tout bête
« qu'il en a l'air, a cent fois plus d'esprit que vous :
« ce n'est donc pas la peine de lui faire une cascade,
« avec laquelle j'ai l'honneur d'être, votre servante,
« Femme JEANGILLE. »

JEANGILLE.

O femme incomparable !

DESÉCARTS.

Elle écrit comme un ange !

(*A part.*)

C'est un détour adroit pour lui donner le change.

JEANGILLE.

J'ai pu te soupçonner !

MATHURIN.

J' somm' ébaubi, d'honneur !

BONACE.

Mais ce beau Monsieur-là n'est donc pas un voleur ?

DESÉCARTS.

Je suis un papillon, je cherchais une rose,
J'ai rencontré Monsieur ; voyez comme on s'expose !

JEANGILLE.

Il n'était que léger.

BONACE.

Je l'ai trouvé fort lourd !

JEANGILLE.

Pardonne, chère épouse, et rends-moi ton amour.

M^{me} JEANGILLE.

Il le faut bien, Monsieur, je pardonne.

BONACE.

Compère,

Ah çà ! mes cent écus et le souper !

JEANGILLE.

J'espère

Que tu n'y songes plus, tu vois qu'il est trop tard ;
Mais, demain, tu viendras pour manger le canard.

M^{me} JEANGILLE.

Ecoute, mon ami, je ne suis pas sournoise,
Il nous faut, dès demain, retourner à Pontoise.
De moi-même, à Paris, je ne répondrais pas ;
Il y fait bien glissant ! je craindrais les faux pas.
Partons ; car, à rester, je sens qu'on se hasarde.

JEANGILLE.

Mâthurin, dès demain, arrêtes la guimbarde,
La patache, l'éclair, fût-ce même un coucou ;
Partons, dût-il verser et nous rompre le cou.

(*A sa femme, avec tendresse.*)

Allons couler nos jours sur les rives de l'Oise ;
Nous y vivrons en paix, sans dispute et sans noise ;
Ma femme ne voyant que moi tout seul chez nous,
Nul ne lui semblera plus beau que son époux.

FIN.